

viteurs l'observaient avec un profond étonnement.

Le jour où Edith atteignit sa seizième année, son père lui fit présent d'un genêt d'Espagne et d'un vol de faucons qu'il avait fait venir à grands frais. La jeune fille l'embrassa pour le remercier, et aussitôt, avec les desirs impatients de son âge, elle lui dit :

— Sortons dans la plaine pour essayer les faucons.

— Tu peux sortir, mon enfant, lui dit son père ; mon écuyer Richard et Melvil le fauconnier t'accompagneront ; tu te feras suivre de tes femmes.

— Non, mon père, je ne veux d'autre chevalier que vous... il y a des maraudeurs dans la campagne, et qui me défendra contre eux si ce n'est mon père ?

— Ma fille, je ne quitte plus le manoir, tu le sais.

— Oui, mais pour moi, en ce jour de fête !

Son père tressaillit à ce mot.

— J'ai seize ans aujourd'hui ! ajouta-t-elle.

— Aujourd'hui ! répondit le baron, dont le regard fixe était dirigé dans le vague ; aujourd'hui !

— Venez, mon père, venez avec moi !

Il se leva comme dans l'égarément d'un rêve et la suivit. Des chevaux étaient dans la cour : Edith monta le genêt blanc, le baron se mit en selle à ses côtés, et ils chevauchèrent en silence. Personne n'osait parler ; cependant, lorsqu'on fut parvenu à une certaine distance du château, le fauconnier Melvil s'approcha doucement d'Edith, et lui dit :

— Damoiselle, le lieu serait propice ; il se trouve des hérons,

là-bas, dans la rivière, voulez-vous que je donne le vol aux faucons ?

— Faites, dit-elle, peut-être ce passe-temps distraira-t-il mon père.

Le fauconnier obéit avec empressement ; il lança les oiseaux sur un héron qui se reposait mélancoliquement au bord d'une petite rivière ; mais l'animal, averti par son instinct, déploya ses larges ailes, poussa un cri perçant, et s'éleva dans l'air. Usant de sa force d'ailes extraordinaire, il monta très-haut, par un vol circulaire, évitant ainsi l'approche du faucon, et s'élevant de plus en plus, tandis que son cri, aigu et plaintif, semblait appeler le Ciel à témoin du jeu cruel de ceux qui le persécutaient. Les chasseurs avait suivi les oiseaux dans leur course, et le baron et sa fille, mieux montés que leurs compagnons, ne tardèrent pas à les devancer. Guidés en quelque sorte par les oiseaux qui planaient dans les nuages, ils arrivèrent dans un val solitaire où n'apparaissait d'autre vestige humain que quelques débris de murs rongés par la pluie, et surmontés d'une croix de pierre. Le héron et ses assaillants se poursuivaient au-dessus de ce vallon ; et enfin, percé à l'aile par le bec acéré d'un des faucons, le bel oiseau blanc vint tomber en tournoyant sur la mousse. Le baron avait suivi jusqu'alors les évolutions de la chasse, d'abord avec une distraction vague, puis avec une ardente curiosité. Mais lorsque le héron fut tombé, que l'intérêt se fut dissipé, il parut sortir d'un songe, et jeta autour de lui un regard qui de l'indifférence passa à l'épouvante. Ses